

## Tatiana trouvé Le temps passé par la fenêtre revient-il dans le miroir?

Ji-Yoon Han

Volume 52, numéro 212, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Han, J.-Y. (2008). Tatiana trouvé : le temps passé par la fenêtre revient-il dans le miroir? *Vie des arts*, 52(212), 48–50.

TATIANA TROUVÉ

# LE TEMPS PASSÉ PAR LA FENÊTRE REVIENT-IL DANS LE MIROIR ?

Ji-Yoon Han





COMMENT RENDRE LE TEMPS VISIBLE ?

VOILÀ À QUOI S'EMPLOIE TATIANA

TROUVÉ.

Lauréate du Prix Marcel Duchamp<sup>1</sup> en 2007, Tatiana Trouvé travaille depuis une dizaine d'années au développement de son installation *B. A. I. (Bureau d'Activités Implicites)*, structure d'archivage qui recense les moindres événements de sa vie de jeune artiste afin de les transformer en fragments de fiction et de doubler le lieu réel d'un espace imaginaire. La construction de l'espace en tant que singularité tridimensionnelle est l'objet constant de ses recherches, comme en témoignent ses œuvres, *Polders* et *Modules*; dans la présentation de son travail à Beaubourg, l'accent a été mis sur la quatrième dimension – le temps – en tant qu'elle opère sur la troisième et la seconde, qui appartiennent au sculpteur et au peintre. Comment rendre le temps visible ?

En pénétrant dans l'Espace 315, on se heurte à un mur blanc qui semble en condamner l'accès. Le visiteur d'aujourd'hui, habitué à marcher de front, tel un conquérant, à travers les salles en enfilade des musées, ou à suivre sagement quelque parcours fléché, connaît au seuil de *4 between 3 and 2* un moment de vertige – où suis-je? où aller? Cet étroit couloir, où l'on est arrivé par le milieu, ce vestibule que l'on ne peut simplement traverser, mais qu'il faudra sillonner de biais, comme un crabe. Dans une encoignure à gauche,

deux dessins solitaires à la mine de plomb montrent des espaces intérieurs, des pièces désertées impossibles à identifier ou à localiser. Voilées d'un peu de bleu pâle, ces visions enfouies dans un repli de mémoire semblent émergées d'un songe fugitif et précis. En me retournant, je devine enfin, à l'autre extrémité du couloir, pra-

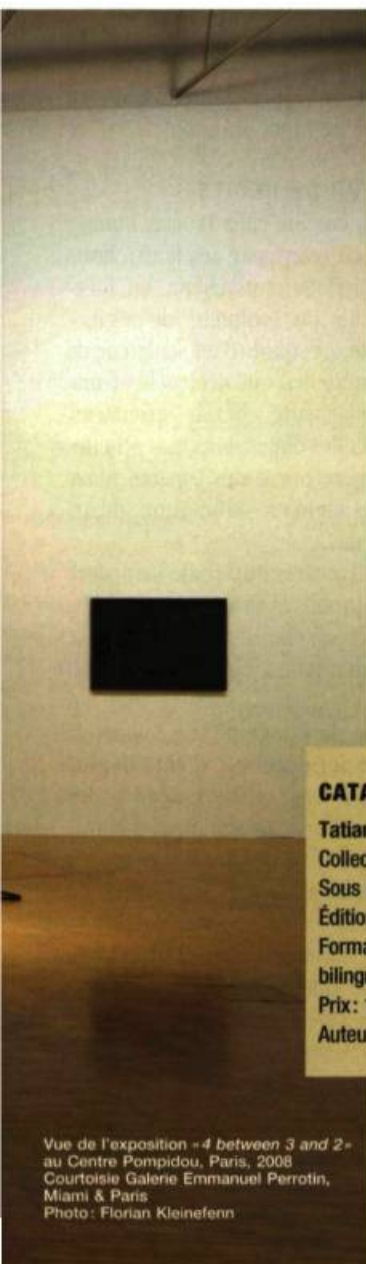
tiquée dans la cloison qui semblait tout à l'heure impénétrable, le passage vers la salle d'exposition.

TROUS NOIRS

Une telle vexation dans le mouvement naturel de la marche pourrait être un brin agaçante – encore une de ces manœuvres spatiales, maniérées et sans grand intérêt, sauf pour leur concepteur qui éclipe l'œuvre à son profit. Mais l'artiste ici conçoit des installations, qui sont un agencement d'espace, et de toute évidence, ce dispositif n'est pas gratuit : comme le suggère le titre de l'exposition, Tatiana Trouvé interroge plusieurs dimensions ensemble et invite le spectateur à varier ses propres postures face à l'œuvre – l'on entre obliquement dans une unique pièce démultipliée par les points de vue, les reflets et les rythmes qu'elle propose ; il faudra regarder de face, de travers, s'éloigner et s'approcher des œuvres, se tenir droit ou se pencher, rêver et inventer...

Le regard est immédiatement sollicité de toutes parts : aucun parcours rectiligne ne semble envisageable ; il faut choisir. Et jouer. Encadrée à fleur de terre, une vitre trouée et étoilée sans doute par une balle perdue fait plonger le regard dans l'épaisseur du mur : de vieilles bouteilles de gaz rouillées et abandonnées sur un parquet trempé s'égrènent jusque dans un miroir qui fait sauter la cloison et bifurquer l'œil vers un spectateur penché à l'autre bout, derrière une vitre où bourgeoonne une brûlure avivée par la lumière bistre, qui inonde l'installation emmurée. Il flotte une odeur de combustible.

Dans un angle, la trace fuligineuse d'une flamme sur le mur, en écho à la vitre, et une tache de lumière rouge sur un petit spot noir, posé à terre, un spot sans ampoule, sans fil, comme ces sculptures opaques dispersées aux quatre coins de la pièce – une corde dressée, figée dans le bronze, des boules noires, une arme à feu... Ces objets sont aveugles, ou endormis ; ils ne jettent aucun reflet mais manifestent leur pesanteur, tels des trous noirs plombant l'espace d'une densité troublée par les installations aux perspectives fuyantes. Latence. Encore, une imposante grille noire scinde la salle en



CATALOGUE DE L'EXPOSITION

Tatiana Trouvé

Collection Espace 315, n°6

Sous la direction de Françoise Bertaux,

Éditions du Centre Pompidou

Format : 17 x 22 cm, 80 pages

bilingue français/anglais.

Prix : 18 euros.

Auteurs : Jean-Pierre Bordaz, Elie During

Vue de l'exposition « 4 between 3 and 2 » au Centre Pompidou, Paris, 2008  
Courtoisie Galerie Emmanuel Perrotin, Miami & Paris  
Photo : Florian Kleinferrn



deux : sa géométrie *marque* les lieux, les jours qui la percent l'effacent. Discontinuité.

Une autre excavation dans les murs s'élève à mi-corps. Il faut s'accroupir : une série de miroirs obliques dessine des couloirs sans fin, jalonnés de minuscules portes vitrées. La lumière est vert et blanc : lumière d'hôpital, blême et inodore ; affleure pourtant l'impression d'un passage à travers ces portes entrebâillées, ces galeries désertées. Qui a pu s'évader par ces chemins sans issue ? Un sentiment d'enfermement me gagne...

#### APRÈS LE TEMPS

Deux trous ont été percés dans les parois, à hauteur de front, et symétriques par rapport à l'axe de la grille : une fine poudre de sable noir s'en échappe en continu et forme un demi-cône sur le sol. Imperceptible bruissement du sable sur le sable. Scintillements. Effondrements. Poussière légère, presque invisible. Grouillement innombrable. Grésillement, friture visuelle comme les pixels trop gros d'une image numérique. Ce sable de provenance inconnue est l'exhalaison de mondes qui expirent. Les grains brillants, le dernier sursaut de

mondes résiduels. La trop parfaite réflexion d'un monticule sur l'autre accentue étrangement l'impossible fuite hors du temps, de l'espace, de l'étendue. Nous sommes *après* le temps. Et le sable toujours s'écoule : il finira par engloutir toute la pièce.

L'implacable répétition se poursuit sur les murs où sont accrochés des dessins de format identique : partout des intérieurs vidés de toute présence humaine, qui rappellent certains architectes utopistes du XX<sup>e</sup> siècle – milieu idéal ou cauchemar ? Il y a un lit, un radiateur, parfois un miroir. De la tuyauterie apparente. Ombres d'intérieurs. Jamais il ne manque une grande fenêtre donnant sur nulle part, – il arrive même que le dessin se résume à cette fenêtre suspendue par un treuil dans un paysage boisé. Mine de plomb sur papier gros grain, collage d'une bande argentée, d'un coin de bleu ciel ; traits noirs sur fond gris, sur fond noir, tracé quelquefois à peine visible sous les infimes variations d'intensité du crayon.

Par exemple, nous sommes au dernier étage d'un immeuble. Un appartement vide. À côté, un bâtiment en construction. On en voit le squelette, saisi dans son érection, on voit la grue, par la fenêtre. On ne distingue pas bien ce qui appartient au cadre de la fenêtre de ce qui appartient à la construction en cours – qui est peut-être suspendue ? Cela pourrait être un tableau, une toile américaine – Hopper ou Ruscha. Cependant, rien n'indique le lieu, ni la date. La pièce est vide, tout est sombre. Seul, sur la gauche, un rayon argenté collé sur la feuille, et au-dessus duquel flambe l'encre. Calcinée. Boursoufflures de mica.

Des espaces non pas vides, mais vidés, non pas déserts, mais désertés. Mondes dormants. Une paire de souliers noirs, soigneusement posés en équilibre sur une bonbonne de gaz. Une porte laissée entrouverte. Un sofa dans un living. Il y a eu quelqu'un. Et j'arrive après la fin. Cet endroit me rappelle l'univers de David Lynch – *Inland Empire*, où les lieux sont rarement assignables ; les questions s'enchaînent, sur ce que raconte le film, sur l'identité des personnages, sur ce que c'est qu'un film. Les

vitres, les pare-brise, les écrans, donnent toujours sur un dehors inaccessible – la fiction est sans issue. L'installation de Tatiana Trouvé ouvre des fenêtres, dans des cadres, fixés aux murs, percés dans les cloisons ; et ces fenêtres ne sont la clé d'aucun ailleurs. Il n'y a pas d'extériorité possible, l'œuvre nous engloutit véritablement dans son histoire. Comme l'actrice Laura Dern qui voit son visage démultiplié dans le film de Lynch, j'accroche mon propre reflet dans les miroirs, le papier argenté, le verre ; le regard d'un autre visiteur m'incorpore au dispositif de l'installation, m'emprisonne dans un récit dont je n'ai qu'un vague souvenir.

#### SCULPTEUR DE RÉCITS

Chez Lynch comme chez Trouvé, l'image amorce un récit relayé par des lieux offerts à l'épreuve physique et psychique du spectateur. « Je suis un sculpteur de récits » affirme l'artiste, c'est-à-dire un sculpteur de structures matérielles qui déclenchent une temporalité imaginaire chez le spectateur. Le dérèglement des dimensions, des échelles et de tout repère ouvre des espaces fictifs que je peux agencer selon mon désir. Ai-je déjà été ici ?

Si Tatiana Trouvé s'inspire de sa propre vie dans son travail, la force de son œuvre tient donc à ce qu'elle se retire du monde qu'elle crée au moment où elle le construit et l'expose aux regards – est-ce elle qui s'est échappée du musée pour y happer le visiteur ? L'expérience est d'autant plus troublante qu'il me semble entendre des bruits dans la salle : ce ne sont pas les autres visiteurs, non, on dirait plutôt des tapotis d'ongles sur une table, des frottements de semelles sur un carrelage, des soupirs... Hallucination ? Bande sonore ? Il y a eu quelqu'un, ce quelqu'un y est peut-être encore, je ne saurai jamais. Qui a été là ? Seul le fantôme pourra y répondre. □

<sup>1</sup> Le Centre Pompidou organise chaque année l'exposition du lauréat de ce Prix, décerné depuis l'an 2000 à un artiste résidant en France par l'Association pour la Diffusion Internationale de l'Art Français (ADIAF), et visant à favoriser la reconnaissance de la scène artistique française.

#### EXPOSITIONS

**TATIANA TROUVÉ**  
« 4 BETWEEN 3 AND 2 » /  
PRIX MARCEL DUCHAMP 2007

Centre Georges Pompidou  
Espace 315  
Paris  
Du 25 juin au 29 septembre 2008

Manifesta 7, Rovereto (Italie)  
Jusqu'au 4 novembre 2008

Collection Agustin et Isabel Coppel  
Maison Rouge, Paris  
Du 26 octobre 2008 au 18 janvier 2009

50 Moons of Saturn  
La triennale de Turin  
Du 5 novembre 2008 au 18 janvier 2009

**TATIANA TROUVÉ**  
Galerie Emmanuel Perrotin  
76, rue de Turenne  
Paris  
Septembre 2009